

Table ronde – Round Table

Les bases de données historiques : L'expérience canadienne depuis quinze ans Historical Databases : The Canadian Experience Since Fifteen Years

Les textes que voici sont ceux des cinq participants à la Table ronde sur les bases de données (systèmes de gestion organisés et structurés) qui s'est tenue à Windsor (Ontario) lors de la réunion annuelle de la Société historique du Canada, en 1988.

Après l'introduction de José E. Igartua, animateur de la Table ronde, on trouvera successivement des présentations par Gérard Bouchard et Hubert Charbonneau de deux expériences fondées essentiellement sur l'état civil et la démographie ; puis les contributions de David Gagan et de Gordon Darroch, qui témoignent, de leur côté, d'enquêtes sociales s'appuyant sur les recensements; et, finalement, les réflexions de Chad Gaffield sur un programme d'histoire régionale globale, globalité que l'on retrouve du reste dans le projet régional que dirige Bouchard. Mais tandis que les quatre premiers participants font état de l'expérience que leur procure leur base de données, Gaffield met davantage l'accent sur les potentialités d'une telle expérience que sur l'acquis.

The following papers were presented at the Round Table on Historical Databases (Management Systems) held in Windsor, Ontario, as part of the annual meeting of the Canadian Historical Association, in 1988.

After an introduction by José E. Igartua, organizer and president of the Round Table, papers are presented by Gérard Bouchard and Hubert Charbonneau, who have worked extensively with demographic data from church records; by David Gagan and Gordon Darroch, who have pursued questions of social history in manuscript census returns; and by Chad Gaffield, who has contributed to a regional history project based on a theory of global access (a characteristic related to Bouchard's own regional project). While the first four papers offer reflections based on previous experience, Gaffield's discussion focuses on the larger potential of computerization for historical research in the Information Age.

Introduction

En 1986, la Société historique du Canada constituait un comité chargé de coordonner la participation canadienne au congrès international des sciences historiques de Madrid, en 1990. Le Comité international des sciences historiques (CISH), chargé d'établir le programme, fit circuler, en 1987, une liste des thèmes proposés. Le comité canadien a retenu ceux qui lui paraissaient les plus intéressants, eu égard à la production historiographique canadienne des dernières années, et a encouragé le CISH à les inscrire au programme du congrès de Madrid. L'un de ces thèmes a particulièrement retenu l'attention du comité canadien : il s'agit de l'usage des méthodes quantitatives et des bases de données. Le comité a jugé, en effet, que les Canadiens avaient acquis dans ce domaine une réputation internationale et qu'il serait utile de faire le point sur leurs enquêtes fondées sur l'exploitation de bases de données. Un tel bilan servirait non seulement à la communauté internationale, mais aussi aux collègues canadiens qui connaissent encore peu ces techniques.

Le comité canadien m'a donc demandé d'organiser une table ronde sur les bases de données pour la réunion annuelle de la Société historique du Canada à Windsor, en 1988. Parmi les recherches de plus en plus nombreuses qui ont recours à l'ordinateur, la Table ronde a réuni les directeurs des grandes enquêtes, celles qui avaient brassé des quantités considérables de données à caractère nominatif. Malgré l'intérêt de certains autres projets, ce choix s'imposait, car c'est à ce sujet que la contribution canadienne a été la plus originale. Les grosses équipes canadiennes ont surmonté de façon exemplaire des embûches qui guettent tous les chercheurs qui s'attaquent à des *corpus* semblables. Pour ce faire, elles ont disposé de moyens considérables et la qualité de leurs travaux a été régulièrement reconnue par les pairs lors de l'attribution des subventions. Il me semblait que ces équipes pourraient nous faire part de leur expérience et des réflexions que celle-ci leur inspirait. C'est ainsi que Gérard Bouchard, Hubert Charbonneau, Gordon Darroch, David Gagan et Chad Gaffield ont accepté de participer à cette Table ronde. Michael Katz, directeur du *Canadian Social History Project*, a exprimé le regret de ne pouvoir y participer à cause d'engagements antérieurs.

Par ailleurs, il m'apparaissait aussi que des historiens qui pratiquaient leur métier de façon plus conventionnelle ou qui œuvraient dans un autre domaine que l'histoire canadienne devraient avoir l'occasion de présenter leur point de vue sur l'apport des méthodes quantitatives à l'historiographie canadienne. Jean Hamelin, Ramsay Cook et Egmont Lee ont apporté des commentaires fort stimulants, chacun dans une perspective différente. Je remercie les rédacteurs d'*Histoire sociale* — *Social History* d'avoir pris l'initiative de regrouper ici les textes de cette Table ronde. Faute d'espace, les textes des commentaires n'ont pu être reproduits.

Les cinq articles qui suivent font état de différents types de bases de données. Deux des enquêtes, celle du Programme de recherche en démographie historique (PRDH), dirigé par Hubert Charbonneau et Jacques Légaré, et celle du Centre interuniversitaire de recherche sur les populations (SOREP), dirigé par Gérard Bouchard, ont un caractère démographique prédominant. Cela tient en grande mesure à la richesse des sources de l'état civil du Québec. Mais il faut aussi voir dans cette orientation des préoccupations d'ordre concret sur l'évolution des régimes démographiques et sur la configuration du patrimoine génétique de la population québécoise; l'attention accordée dans leurs textes aux moyens techniques ne doit pas faire oublier les visées générales de ces projets.

Deux autres enquêtes ont mis davantage l'accent sur le profil des groupes sociaux, sur la mobilité et sur la situation économique des ménages. Ici aussi, la problématique est en partie tributaire des sources : les recensements nominatifs du XIX^e siècle fournissent le corps de la documentation utilisée. Dans son texte, David Gagan, directeur du *Peel County Historical Project*, constate avec un peu d'amertume le manque d'intégration des résultats de ces enquêtes dans les grands courants d'interprétation de l'histoire canadienne. Il soulève ainsi une question fondamentale sur les retombées de ces enquêtes; j'y reviendrai plus bas. Gordon Darroch esquisse une façon de situer les monographies comme celle de Gagan dans un champ plus large en montrant l'intérêt comme les difficultés de mener l'enquête à l'échelle provinciale ou nationale.

Dans l'ensemble, ces quatre auteurs démontrent, face à l'ordinateur, une modération et une prudence toute « canadienne », selon l'un des commentateurs. La capacité de stockage d'information et la rapidité du traitement auquel on peut la soumettre permettent d'entreprendre des études d'une ampleur inconcevable sans son aide. Mais dans l'état actuel des choses, l'ordinateur ne fait qu'accélérer et systématiser les opérations sur les

données (jumelages, tris, calculs) qui sont au cœur de toute recherche d'histoire sociale. Il n'y a pas eu, et il n'y aura pas, nous dit-on, de révolution de la pratique historique par l'ordinateur. On s'est rappelé avec un sourire amusé les prédictions mirobolantes des premiers apôtres — plus souvent britanniques, français ou américains que canadiens — des méthodes informatiques et de l'« histoire quantitative ». Avec l'expérience acquise et le recul du temps, on peut apprécier aujourd'hui, de façon plus nuancée, le rôle que l'ordinateur a réellement joué dans la recherche historique au Canada depuis quinze ans.

La participation d'un des responsables du *Vancouver Island Project (VIP)* à la Table ronde sur les bases de données a fourni un son de cloche différent. Le *VIP* entend faire plus que de mécaniser des opérations que les historiens ont depuis longtemps pratiquées sans l'aide de l'ordinateur : il entend systématiser la recherche même des données nécessaires à la production d'une histoire « globale » d'une région : l'île de Vancouver. A long terme, Gaffield entrevoit même que l'ordinateur gère des « bases de données intelligentes », selon l'expression d'Ian Winchester, et devienne ainsi un « collègue du chercheur », ce qui lui a mérité l'ironie d'un des commentateurs. Appelant à un renversement des pratiques courantes, Gaffield suggère que les historiens s'affranchissent des logiciels « prêts à porter » et collaborent à la conception d'aides informatisées, au développement et à la vérification d'hypothèses. L'expérience de la collaboration des historiens, des archivistes et des informaticiens dans le cadre du *VIP* le pousse à chercher dans la direction des systèmes experts et des théories de la créativité.

Voilà donc soulevées deux questions fondamentales. La première, et la plus importante pour l'instant, est celle de l'influence de ces grandes enquêtes sur l'évolution de l'historiographie canadienne. J'ai l'impression que la modestie des membres de la Table ronde est un peu trop grande. On peut peut-être considérer qu'en dehors des textes à caractère méthodologique, la production historiographique des cinq participants demeure limitée. L'exploitation qu'ils ont faite des bases de données nominatives n'a encore donné lieu qu'à deux livres auxquels il faut ajouter les deux ouvrages de Michael Katz¹. La foule d'articles plus spécialisés qui est à leur crédit pénètre encore difficilement chez les historiens.

Mais l'influence des grandes enquêtes canadiennes dépasse la quantité des publications qui en découlent. Les thèmes des comportements démographiques et de la mobilité géographique et sociale (et par là les analyses de la stratification sociale) qui sont au cœur des travaux des cinq participants ont été repris par beaucoup d'autres chercheurs. Ces derniers, souvent des étudiants de deuxième ou de troisième cycle, n'ont pu mettre en œuvre des instruments aussi considérables; ils ont toutefois bénéficié non seulement des développements méthodologiques et des critiques des données effectués par les grosses équipes, mais aussi du raffinement des problématiques auquel elles sont parvenues.

D'autre part, je ne crois pas qu'il faille nécessairement raccrocher la recherche actuelle, qu'elle soit basée sur de gros instruments informatisés ou non, aux grandes interprétations traditionnelles en histoire canadienne. Ces grandes interprétations répondaient

1. David Gagan, *Hopeful Travellers: Families, Land, and Social Change in Mid-Victorian Peel County, Canada West*, Ontario Historical Studies Series, Toronto, University of Toronto Press, 1981; Hubert Charbonneau et al., *Naissance d'une population: Les Français établis au Canada au XVII^e siècle*. Travaux et documents. Cahier n° 118, Paris et Montréal, Institut national d'études démographiques et Presses de l'Université de Montréal, 1987.

2. Michael B. Katz, *The People of Hamilton, Canada West: Family and Class in A Mid-Nineteenth-Century City*, Cambridge, Harvard University Press, 1975; *The Social Organization of Early Industrial Capitalism*, Cambridge, Harvard University Press, 1982.

à des interrogations et à des préoccupations de leur temps, qui cherchaient souvent l'originalité de l'expérience canadienne dans la modération, la tolérance et l'art du compromis. L'effervescence sociale des quinze dernières années a fait ressortir les failles de ces interprétations : les régions, les classes sociales, la division sexuelle et les nationalismes ont amené les historiens à insister davantage sur les sources de tension que sur l'harmonie. Le phénomène n'est pas particulier au Canada, et l'élargissement de nos horizons historiographiques nous a permis de replacer l'histoire canadienne dans un contexte plus large, souvent plus satisfaisant sur le plan intellectuel. Cela n'est évidemment pas au seul crédit des équipes formées autour des banques de données, mais celles-ci ont souvent incorporé de façon explicite le recours à la comparaison avec l'expérience d'autres pays ou d'autres régions. Il reste maintenant à traduire cet enrichissement des problématiques dans de nouvelles synthèses, ce qui n'est pas toujours facile.

La deuxième question fondamentale est celle du rôle véritable que l'informatique est appelée à jouer dans la recherche historique. C'est à juste titre que font aujourd'hui sourire les élans d'enthousiasme des pionniers de « l'histoire quantitative » d'il y a vingt ans. Si l'ordinateur offre une envergure de traitement irréalisable autrement, il ne rend pas l'historien plus intelligent. L'application de méthodes statistiques sophistiquées s'est limitée à des données très circonscrites; en général, la faible quantité et le manque d'homogénéité des données historiques n'ont pu permettre de pousser très loin dans cette voie ultime du paradigme cartésien. Il n'est pas accidentel qu'aucun des auteurs dont les textes suivent n'ait utilisé de techniques statistiques plus complexes que l'analyse de régression ou ses variantes.

Dans les grandes enquêtes canadiennes, l'ordinateur sert davantage à classer qu'à faire de savants calculs, prolongeant, comme le dit Bouchard, les méthodes usuelles de l'historien. Les systèmes de bases de données sont de merveilleuses machines à explorer les données. Ils permettent de faire et de refaire à volonté des groupements de données à mesure que les résultats suscitent de nouveaux questionnements. Mais ils demeurent à l'heure actuelle tributaires de structures de données rigides. On devra mettre au point des techniques informatiques plus souples, fondées sur l'exploitation d'ensembles peu structurés au départ. Les « systèmes experts », qui intègrent graduellement le répertoire conceptuel de l'utilisateur nécessiteront du matériel informatique extrêmement puissant par rapport à ce qui est à la disposition des historiens à l'heure actuelle. Mais le génie humain imagine déjà de tels outils. Le message de Gaffield est simplement celui-ci : les historiens doivent participer, *qua* historiens, à la conception de ces outils. Cela demandera beaucoup plus que des connaissances techniques; il faudra faire montre à la fois d'une réflexion sémantique poussée sur la nature du matériau historique et d'une imagination disciplinée dans l'élaboration des problématiques. Pour les historiens des quinze prochaines années, le véritable défi de l'informatique est celui-là.

José E. Igartua *Département
d'histoire Université du Québec à
Montréal*

3. Pour un exemple — assez aride, certes — de l'application de telles méthodes à un *corpus* qualitatif, les discours du budget du gouvernement Duplessis au Québec, voir Gilles Bourque et Jules Duchastel, *Restons traditionnels et progressifs. Pour une nouvelle analyse des discours politiques : Le cas du régime Duplessis au Québec*, Montréal, Boréal, 1988.